

Parfaite ? Pas si sûr !

Je me promenais nonchalamment dans la nature si admirable en ce beau mois de septembre. Sans casquette ni bâton, je flânais au gré du vent. Je humais les senteurs délicates qui embaumaient les sous-bois, en particulier celle des champignons. Je ne fais pas partie de ces cueilleurs de cèpes intégristes prêts à en découdre avec l'univers pour ramasser le précieux ingrédient d'une omelette réussie. Je condamne fermement la violence, je suis un pacifique convaincu, un amoureux des randonnées champêtres. J'observais l'imperceptible changement des saisons au jour le jour, cet été, si chaud, qui déclinait progressivement, lorsque je fus tiré de ma rêverie par une apparition cauchemardesque. La mort en personne s'approchait de moi à une vitesse ahurissante. Elle s'était incarnée en un fauve gigantesque de l'espèce la plus sanguinaire, un requin terrestre dévorant tout ce qui comportait de la viande. Or, j'étais comestible. Pris au dépourvu, je courus de façon désordonnée. Pour survivre, il me fallait réfléchir. Où aller ? Où se réfugier ? Grimper dans un arbre ? Je me savais un piètre alpiniste, je devais avoir le derrière trop lourd. Mon existence dépendait de mon discernement. Pour ma défense, j'avoue qu'il n'est pas aisé de se concentrer durant un sprint. Je percevais le sbire de Lucifer gagner du terrain sur moi. La peur me ralentissait. Ma mémoire n'avait pas enregistré une telle frayeur. Sauf peut-être, il y a une semaine...

J'assistais en direct à l'apocalypse. Un orage inouï. Quel imbécile avait pu mettre Zeus dans une colère pareille ? Les éclairs cinglaient le ciel, la pluie s'abattait en longs traits drus, je claquais des dents à cause du grondement du tonnerre. Dans un souci d'honnêteté, je ne place pas le courage dans le registre de mes qualités. Je risque m'attirer des moqueries, mais à ce moment-là, je désirais me blottir contre ma maman. Sérieusement, on est vraiment peu de chose sur terre. J'endurais l'une des plus abominables soirées de ma vie. Je perdais confiance dans la solidité de mon logis, pourtant absolument fiable puisque totalement créé par moi. Sans me vanter, je suis assez habile. L'isolation se révélait excellente, j'avais pu la tester cet été, je m'abandonnais à des siestes indécentes lors des pics de la canicule. J'avais entièrement décoré, dans le style cosy,

douillet. Je redoutais l'inondation. Il pleuvait tellement, comme..., les mots me manquent, comme un troupeau de vaches qui pissent, et tout cela au-dessus de ma tête. Puis le dieu grec dut se lasser, la tempête se calma, les bruits de gong surpuissants s'atténuèrent, s'éloignèrent et devinrent enfin inaudibles. Je ne discernai plus le crépitement de l'eau sur mon toit végétalisé — j'ai la fibre écologiste — et je m'assoupis tranquillement. Le lendemain matin, je sortis de bonne heure. Je me délectais des fragrances de l'herbe mouillée. Je contournais soigneusement les flaques de boue, je n'avais plus l'âge de sauter dedans, et respirais à plein poumons. Je fis quelques sprints, histoire de garder la forme. Il ne faut pas se laisser aller. Je revivais. Le soleil commençait son ascension, ses rayons se frayaient un passage entre les arbres centenaires. Néanmoins, un détail m'interpella. A cet endroit, que je connaissais parfaitement, la lumière brillait d'une intensité inhabituelle. Je levais les yeux. La luminosité était trop forte. Je compris aussitôt en regardant droit devant moi, en observant le chêne majestueux terrassé par les éléments. Si j'osais le plagier, je dirais à l'instar d'Henri III « qu'il était encore plus grand mort que vivant ». L'incommensurable circonférence me fascinait. Ce malheureux roi des forêts avait été foudroyé. Parfois, des considérations idiotes vous traversent l'esprit. Au lieu de m'apitoyer sur la destinée de ce géant vénérable, je pensais que je ne possédais pas de paratonnerre sur mon logis. Il était bien temps. L'incroyable cratère produit par le déracinement m'impressionna. Une véritable fosse. Je contemplais cette excavation et vis un mulot fureter. Je ne les crains pas. En suivant sa trajectoire, j'aperçus une fente suffisamment conséquente pour que je puisse m'y glisser.

Eureka, je tenais mon idée géniale ! Je bifurquais instantanément vers la crevasse. La perspective d'une échappatoire me galvanisa. Le suppôt de Satan se rapprochait dangereusement. Il jappait de plus belle. Cela signifiait qu'il gagnait du terrain. J'accélérais. Je bondissais telle une gazelle évitant les branches que la tempête récente avait arrachées. Trébucher équivalait à signer mon arrêt de mort. Etrangement, alors que je devinais les crocs acérés serrer de près mon derrière délicat, l'effroi de mon trépas s'envola. L'ensemble de mon énergie disponible était utilisé pour améliorer ma course. Sans mentir, j'atteignis une vitesse supersonique. Je suis intimement persuadé que si l'on lançait une poignée de molosses aux trousses des sprinter olympiques, ils augmenteraient considérablement leurs performances. Dans un dernier effort, je sautai et avec une adresse

qui me stupéfia littéralement, je plongeais dans le petit trou logé dans la brèche béante résultant de l'abattage de l'arbre. Comme un nageur à l'entraînement ! Quand j'y repense, c'était de la folie. J'aurais pu me rompre les os. Foncer tête baissée dans l'inconnu. S'il se trouvait une pierre dissimulée, je me serais fracassé le crâne. J'avais eu une chance inouïe. Je m'en sortais avec quelques ecchymoses. J'entendis mon assaillant tomber. Je me gaussai de ses plaintes. Je contrôlai ma respiration, m'efforçai d'être silencieux. L'odorat soi-disant légendaire des chiens, laissez-moi rire. Il avait perdu ma trace ! Je prêtais l'oreille et j'ouïs des bruits de pas d'un maître qui rappelait son assassin à quatre pattes. Les gens sont inconscients. Lorsqu'on possède ces créatures du diable qui ont un four à la place de la gueule, la moindre des choses c'est de les tenir en muselière. L'idéal, évidemment, serait de les convertir au véganisme, ce qui résoudrait tous les problèmes.

Je repris peu à peu mes esprits. Mon cœur retrouva son rythme habituel. Pourtant, je grelottais. Je supputais, un instant, que la cause était due à l'émotion. Je venais d'échapper à une mort atroce d'une manière incroyable. Evidemment, je n'avais absolument pas pensé à la façon dont j'allais me tirer de ce mauvais pas. Comment remonter à la surface ? En fait, si j'éprouvais la chair de poule, c'est qu'il faisait anormalement froid. Je n'avais pas de thermomètre sur moi, mais, au jugé, j'estimais que la température n'excédait pas quatorze degrés. L'ouverture étriquée par laquelle je m'étais engouffré, débouchait sur une sorte de tunnel qui partait en s'élargissant. Au lieu de me préoccuper des moyens dont je disposais pour m'extirper à l'air libre, je m'enfonçais plus avant vers l'intérieur au mépris des règles élémentaires de sécurité. Je me flatte de pratiquer la spéléologie en amateur, mais mon expérience ne peut se comparer à celle d'une taupe ou d'un lombric. Toutefois, la curiosité l'emporta. Je n'avais rien pour m'éclairer. Mes yeux s'habituaient à l'obscurité. Je suis un peu nyctalope et je discernais peu à peu mon environnement. Des stalagmites sortaient du sol comme des glaives affutés. Les parois attirèrent mon attention. Je distinguais, faiblement certes, mais j'apercevais des couleurs, des formes, des traits. J'aurais aimé avoir une vue d'ensemble, cependant si je m'éloignais des graffitis, je ne les voyais plus. Je songeais perplexe. Etais-ce l'œuvre de la nature ? Un vandale avait-il voulu dénaturer la beauté de la grotte ? Mais pourquoi donc taguer un emplacement aussi difficile d'accès et si sombre ? Soudain, je repensais aux coutumes vaudou. Je tremblai de peur. J'étais peut-être tombé, par le plus grand des

hasards, dans le sanctuaire de sorciers malfaisants. En outre, j'habitais fort loin de la civilisation — Paris intra-muros — car je résidais au fin fond du Périgord noir. Un sentiment d'épouvante enflamma mon imagination. Je pris de l'élan, grimpai comme un furieux et ressortis la tête par l'anfractuosité par laquelle j'avais atterri. Après des efforts soutenus, je pus m'extraire de ce piège. Le soleil, maintenant à son zénith m'aveugla. Je mis beaucoup de temps à m'y habituer. La chaleur m'envahit agréablement. Je continuai ma randonnée champêtre, mille questions assaillant mon esprit.

Une semaine plus tard, il y eut un rebondissement. C'était à peine croyable. L'assassin revenait sur les lieux de son forfait. Je reconnus aussitôt le timbre de ses aboiements si puissants de cette créature assoiffée de sang frais. Je me cachais, bien à l'abri sous le vent pour ne pas être repéré. Il était accompagné d'un quatuor d'adolescents armés de pioches et de pelles. Ils se dirigèrent vers la cavité qui m'avait servi de refuge. Très excités, ils parlaient vite.

— C'est Robot qui l'a découvert, il poursuivait un lapin ! Quel brave chien.

— Tu as de la lumière Marcel ? On va explorer le souterrain de Montignac.

— C'est compl tement fou. Il paraît qu'il y a un trésor avec des pièces d'or... Nous allons devenir riche !

Il ne faut avoir aucune fierté pour se laisser appeler par un nom d'appareil électroménager. Je préfère rester anonyme. Ils saccag rent l'étroit conduit qui m'avait sauvé la vie pour pouvoir faire passer leurs grosses carcasses. Mon repère anti canin était désormais inutilisable. Ils remontèrent à la surface peu après et ne parlèrent que de leur maître à qui ils voulaient raconter cette surprenante trouvaille. Dès lors, j'assistai m dus  à un véritable défilé : un instituteur, un maire, un abbé, spécialiste de l'art rupestre de renommé internationale, des journalistes, un ministre... Quand à mon terrier de secours, ils l'avaient maçonné, mis une porte et un cadenas. Et il y eut cette fameuse photo¹ parfaite qui fit le tour du monde. Les quatre découvreur de la grotte de Lascaux, Marcel, Georges, Jacques et Simon, posant pour l'éternité. Disons le haut et fort : c'est le plus énorme scandale du XXème siècle et pourtant Dieu sait s'il y en a eu des esclandres nombreux et

¹ <http://paac.archeologie.over-blog.com/2017/11/du-cote-de-lascaux.html>

variés ! Le premier à contempler ce chef d'œuvre pariétal, c'est moi ! Il est temps, quatre-vingts ans après les faits, de rétablir la vérité. Le visiteur liminaire de « la chapelle Sixtine de la Préhistoire » a honteusement fini sur une table de cuisine badigeonné de moutarde pour rassasier des périgourdin souffrant des restrictions imposées par les allemands pendant la guerre. Comment traiter aussi vilement celui à l'origine d'une des plus brillantes révélations archéologiques ? Il n'y a qu'une seule chose qui me console, un tout petit détail que personne n'a remarqué. L'ainé des garçons porte son pantalon à l'envers, ses poches revolver sur le devant, dans un souci d'économie. Ridicule, non ?